

# "Il importe évidemment de leur dire que l'histoire intellectuelle est beaucoup plus mixte qu'on ne veut le croire"

Autor(en): **Le Doeff, Michèle / E.J.-R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[92] (2004)**

Heft 1489

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282805>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



DR

## « Il importe évidemment de leur dire que l'histoire intellectuelle est beaucoup plus mixte qu'on ne veut le croire »

Michèle Le Doeff est philosophe et directrice de recherche au CNRS. Elle est en outre l'auteure de nombreux ouvrages dont *L'imaginaire philosophique*, *L'étude et le rouet* et *Le sexe du savoir*. Ce dernier ouvrage s'attache à comprendre comment les femmes ont été exclues du savoir pour mieux tordre le cou aux préjugés actuels en la matière.

Michèle Le Doeff était présente à la journée de lancement du programme REGARD, formation continue proposée par les Bureaux de l'égalité des universités de Suisse latine. A cette occasion, elle a défendu une inclusion complète des femmes dans l'université, non seulement par souci d'égalité, mais aussi dans l'espoir de dépoussiérer et de rendre un peu de joie à cette institution.

PROPOS RECUEILLIS PAR E. J.-R.

*L'émilie* : Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire *Le sexe du savoir*? Est-ce avant tout des expériences personnelles, une minimisation de votre propre savoir et de celui de vos consoeurs ou est-ce vos lectures, l'insatisfaction face à ce que proposaient les historien-ne-s, philosophes de notre temps?

M. Le D. *Le sexe du savoir* est l'aboutissement d'un cheminement qui n'a rien de linéaire. Certes, une idée simple oriente mon travail depuis 1976 et mon premier essai, *Cheveux longs, idées courtes*, aujourd'hui un chapitre de *L'imaginaire Philosophique*: celle d'une responsabilité morale et pratique à l'égard des autres femmes, notamment les plus jeunes. J'ai d'abord conçu cette responsabilité comme travail en direction de femmes philosophes, mes élèves ou les collègues d'ici et d'ailleurs. Leur offrir, à elles, ainsi bien sûr qu'aux hommes du milieu, la possibilité de changer leur perception de ce qui est en jeu dans le travail philosophique; d'où *L'étude et le rouet*,

s'attache à cette question. Puis j'ai eu envie d'ouvrir la perspective à d'autres domaines. Pendant presque dix ans, j'ai lu, cherché, écouté, réfléchi, lu encore... enseigné aussi, puisque *Le sexe du savoir* contient en partie des cours donnés à Genève en 1994-1996. Ce fut une expérience intellectuellement très riche. J'enseignais mon travail de recherche, les étudiant-e-s et les collègues participant à mes séminaires réagissaient et faisaient rebondir mes questions. Ainsi, une objection de Margaret Bridges, professeure ordinaire à Berne, m'aura envoyée passer tout un été en bibliothèque!

Des expériences personnelles, nous en avons toutes dans notre mémoire; mais elles y sont comme dormantes et muettes. En travaillant, j'ai retrouvé les miennes et je les ai comprises. Ensuite, des lectrices et lecteurs du *Sexe du savoir* ont retrouvé les leurs, en interaction avec le livre. Une théorie, cela permet à un souvenir ou des questions de trouver leur sens et leur existence.

# actrice social e

*L'émilie* Vous plaidez pour que l'on repense les savoirs, la façon dont ils sont organisés et dont on les enseigne.

M. Le D. La longue histoire intellectuelle qui a constitué les savoirs (ceux que l'on enseigne, ceux que l'on pourrait et devrait enseigner) n'est en général connue que par des images d'Épinal et souvent des représentations tronquées du passé. Je me suis efforcée de retrouver ce qui avait été enlevé à l'histoire réelle au cours de la fabrication d'images correspondant à l'idéologie masculiniste. Je crois fermement que les étudiant-e-s de toutes les disciplines auraient besoin de connaître l'histoire de leur domaine, non par des clichés mais à la lumière de connaissances plus précises et complètes. Dans une telle perspective, il importe évidemment de leur dire que l'histoire intellectuelle est beaucoup plus mixte qu'on ne veut le croire. Il y a eu des femmes médecins dans l'Antiquité gréco-romaine et au-delà. Elles ne se limitaient pas à la «médecine pour les femmes», encore moins à la seule obstétrique. Ce sont les gérants masculins du monde de la médecine qui ont cherché à cantonner les femmes dans le rôle d'auxiliaires pour l'accouchement. Ils voulaient leur laisser seulement un rôle pratique et même manuel. Dans l'Antiquité, l'homme hippocratique se veut pur théoricien, alors qu'à l'époque on ne savait encore rien!

*L'émilie* Dans votre livre, vous faites également allusion aux féminismes dits de première et deuxième génération: le premier «caractérisé par les valeurs humanistes de l'émancipation» et le second «axé sur l'idée de différence» et qui voudrait «le développement d'un être-femme». Ce second serait d'ailleurs largement représenté dans les «Women's Studies» et serait le fait des hommes qui dirigent ces universités. Pourriez-vous développer cette idée?

M. Le D. La première vague de féminisme a voulu le droit de vote, l'accès des femmes à l'instruction et à tous les métiers, l'égalité juridique et politique... Elle est toujours d'actualité. Je souhaiterais que son histoire soit plus présente dans l'enseignement ordinaire dispensé par les universités et les écoles. Celle de la conquête du droit de vote est une véritable épopée, qui pourrait inspirer aux jeunes générations du respect pour nos aïeules et peut-être leur donner envie d'en faire autant. C'est aussi tout simplement une page d'histoire, qui comme telle devrait être enseignée. Au niveau de la recherche, des choses remarquables paraissent sur les disparités énormes concernant l'emploi, le chômage, la vieillesse...

Face à cette aspiration à une culture de l'égalité, une tendance est apparue dans les universités, visant à endiguer la prise de conscience que ces connaissances pourraient susciter et structurer. Le féminisme dit «de la différence», souvent porté par des littéraires frottées de psychanalyse, supposé d'origine parisienne donc vu comme «chic», a été souvent favorisé dans les universités américaines, mais comme un obstacle subtil à la prise en compte du féminisme de l'égalité. On a beau rappeler qu'un homme de qualité ne se sent pas menacé par une femme d'égalité, beaucoup de nos collègues masculins s'effarouchent à l'idée que la pensée de l'égalité trouve à se transmettre à l'intérieur des institutions.

*L'émilie* Les mouvements d'émancipation, à l'instar du féminisme, sont empreints d'une réelle tension. Par exemple, le manque d'accès des femmes aux sphères de savoir ou de décision (université, gouvernements etc.) et leur manque de visibilité sur la scène publique les obligent à se réserver des espaces (comme les études genre ou les réseaux de femmes entrepreneurs). Mais ne se relèvent-elles pas du même coup dans des réseaux spécifiques qui les marginalisent encore et toujours?

M. Le D. La tension est réelle, comme vous dites. On peut cependant chercher à repérer des possibilités. L'une d'elles aujourd'hui, c'est la recherche: les universitaires de l'un et l'autre sexe sont supposé-e-s participer à des colloques internationaux. Paradoxe: il semble plus facile à une femme aujourd'hui de trouver une insertion sur la scène internationale mixte que sur le plan local.

*L'émilie* Enfin, quelles sont les évolutions souhaitables et les mesures à prendre pour que l'égalité prenne tout son sens à l'université?

M. Le D. Tout dépend de l'université que vous avez en vue. S'il s'agit d'une institution qui a l'ambition de briller sur la scène internationale, toutes les mesures pour l'égalité trouvent une bonne efficacité: par exemple, instaurer la parité hommes/femmes dans les comités d'élection et (ce qui est aussi important) y affecter des collègues capables de voir des qualités chez les femmes qui ont posé candidature. Or il est crucial de recruter des femmes de valeur, car la proportion de femmes dans le corps enseignant détermine sans doute le bien-être des étudiant-e-s et certainement leur réussite future.

Dans les universités qui ont une implantation locale forte, je crois que les mesures, quelles qu'elles soient, ne sont efficaces que si la communauté environnante (le canton) maintient constamment la pression. La collectivité confie ses jeunes à l'université: elle a le droit de demander qu'elles et ils s'y épanouissent intellectuellement, donc soient traité-e-s avec justice et humanité. Même pour les étudiants hommes, c'est un enjeu d'avoir à faire à un corps enseignant équitablement mixte. Les communautés enseignantes massivement dominées par des hommes ont tendance à écraser tous les jeunes, garçons ou filles. Et après on s'étonne qu'elles et ils ne s'épanouissent pas!

◦